Document generated on 08/03/2025 12:30 p.m.

Relations

RELATIONS

Pour les confinés seulement

David Wormäker

Number 809, July–August 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93483ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Wormäker, D. (2020). Pour les confinés seulement. *Relations*, (809), 34–35.

Tous droits réservés © Relations, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUR LES CONFINÉS SEULEMENT

D'un auteur bien conscient, au moment d'écrire ces lignes, de passer sous silence les personnes désespérément exténuées qui travaillent dans le système de santé et les personnes mourantes.

David Wormäker

L'auteur est poète, essayiste, médiateur et intervenant communautaire

« Est :
le dedans, l'intime limite
des souffrances, leur fin. Un jour ou l'autre
cela cesse.
[…]
Tout ira pour le mieux »
- René Lapierre

En ces temps de confinement, nous observons, perplexes, le paradoxe contre-intuitif que la solidarité passe, dans ce qui se trouve être la plus grande mobilisation de l'histoire récente, par l'isolement. Nous accusons le coup avec stupeur : prendre soin des personnes vulnérables ce n'est plus les consoler, les prendre dans nos bras ou organiser avec elles des ateliers de pensée critique, mais les *isoler*. Ce n'est pas un paradoxe *intéressant* sur le plan intellectuel, mais bien un drame qui se vit simultanément à l'échelle planétaire et à l'échelle la plus intime.

Tuer l'ennui des enfants confinés est devenu un devoir civique, autant pour les sociétés d'État que pour les chaînes privées.

C'est sans compter, bien sûr, les personnes les plus vulnérables parmi les vulnérables : celles dont l'isolement dans des mouroirs confine à une maltraitance sociétale ; celles qui sont en situation d'itinérance, traquées par les forces de l'ordre ; les collectivités pauvres dans des situations sanitaires déficientes, où les mesures d'hygiène ou de confinement ne sont même pas des options disponibles. Alors que la plupart des communautés atikamekw et innues semblent bien s'en sortir, certaines communautés autochtones souffrent terriblement, elles pour qui les personnes aînées sont le cœur et les poumons de la culture. Même chez les personnes dont les besoins matériels de base sont assurés, le confinement exacerbe les fragilités affectives et les violences domestiques. Plus communément, l'isolement intensifie nos petites manies asociales ordinaires et nos comportements compulsifs. Cela ressemble un peu à un échec de notre humanité, qui est fondamentalement sociale, construite sur l'interdépendance, sur les contacts. Nous connaissons les conséquences désastreuses d'un manque prolongé de contact peau à peau sur la santé d'un nourrisson.

Il y a bien sûr cet autre aspect, peut-être le plus profond et le plus fécond de notre humanité, qui est attaqué : notre liberté. Le philosophe André Comte Sponville a bien expliqué sur les ondes de France Inter, le 22 avril dernier, le sentiment de traumatisme créé par un choix de valeur où la santé prime sur la liberté ou le bonheur : « On assiste à un renversement complet par rapport à au moins 25 siècles de civilisation où l'on considérait […] que la santé n'était qu'un moyen, alors certes particulièrement précieux, mais un moyen pour atteindre ce but suprême qu'est le bonheur. »

Or, si, pour paraphraser Nietzsche et Cyrulnik, le moyen de surmonter un traumatisme est bien de lui insuffler un sens, quel sens donner au drame « intime et collectif » qui a lieu en ce moment ? À l'ère d'Internet et des relations sociales électroniques désincarnées, un bon scénariste chercherait plutôt un fléau qui forcerait à un retour à la proximité physique. On peut pourtant se demander, entre deux *jokes* de *binge-watching*[1] (être finalement passé à travers tout Netflix, ou cette boutade de mon amie Véronique Lambert : « Quelqu'un peut tu me dire comment ça finit PornHub ? »), si ce confinement pourrait être porteur d'un type de solitude riche, joyeux et libérateur.

Et si un drame plus profond traversait nos modes de vie, depuis que notre socialisation a évacué l'adage stoïcien selon lequel vivre c'est apprendre à mourir ? Il y a belle lurette que nous ne veillons plus nos morts dans nos maisons. Nos contacts avec la mort sont aujourd'hui pourtant plus fréquents que jamais, d'une certaine façon, par sa mise en scène à l'envi dans les productions cinématographiques, les séries et les jeux vidéo. Ayant symboliquement stérilisé la mort, par sa reproduction en série, nous sommes-nous pour autant libérés de notre angoisse ? Pour vivre libre il faut savoir aller librement vers la mort. Comme il faut aller à la rencontre de soi pour apprivoiser notre angoisse. Cela passe inévitablement par de la solitude, de l'introspection… avec bien sûr des passages à vide et de l'ennui, morne mort de l'âme.

Or, quel est notre rapport à l'ennui ? On peut le voir en ce moment : en tout bien tout honneur, la « société du spectacle » « débrouille » et rend disponible son flux de divertissements pour tuer l'ennui à la racine, comme un virus qui était à abattre bien avant celui qui nous occupe (ou nous immobilise) en ce moment. Tuer l'ennui des enfants confinés est devenu un devoir civique, autant pour les sociétés d'État que pour les chaînes privées.

C'est avec une frénésie douloureuse que nous fuyons toute forme d'ennui. Cette souffrance en appelle d'autres qui forment un joyeux cortège de dépendances : accumulation de biens, argent, voyages, outremangeaille, coke, opioïdes, sexe, relations amoureuses en série, sports, yoga,

Alain Reno, *Déconfit*, 2020

bébelles religieuses, spectacles, œuvres d'art… Même la culture se réclame du statut légitime d'industrie. Notre angoisse du vide et de la mort a fait naître une société du divertissement; cette société que nous nous sommes construite pourvoie à créer, autant qu'à combler, avec autant de diligence que possible, nos dépendances, nous faisant prendre au passage le pouvoir d'achat pour de la liberté. Cette fuite du vide, ou quête-panique des biens de divertissement, est à l'origine de la création de besoins qui causent, comme nous le savons toutes et tous, de la raréfaction des ressources, engendrant inégalités sociales, misère, famines, guerres, déforestation, déversements pétroliers, crise écologique et entrée dans la sixième grande extinction. La COVID-19 est une irruption virale annoncée depuis longtemps par les scientifiques. Aura-t-on enfin le courage d'écouter leurs alertes concernant la crise climatique, incomparablement plus préoccupante pour la survie de notre espèce?

Et si ce confinement forcé était au bout du compte l'occasion d'acquérir une discipline intérieure qu'il nous manque pour guérir et recouvrer la force vitale que nous nous sommes confisquée au fil des divertissements?

Thomas Merton résumait ainsi l'affaire: «Notre monde a maintenant atteint le point où, au nom du divertissement, il est prêt à se faire exploser.» S'il vivait encore, peut-être glisserait-il un mot sur l'actuel président de la plus grande puissance économique et militaire mondiale, à qui il faut bien concéder en toute justice qu'il est certainement l'un des plus divertissants hommes d'État que le monde ait connu. En fouillant bien, ce pourrait bien être là ce qui explique l'hallucinante stabilité de sa popularité dans les sondages, bien que celle-ci ait légèrement perdu du terrain au plus fort de la crise liée à la pandémie aux États-Unis. C'est la seule stabilité qui caractérise cet homme qui souffre d'un daltonisme spirituel l'empêchant de faire la distinction entre le monde réel et le plateau d'une émission de téléréalité. Merton écrit encore:

> «Tout le tragique du "divertissement", c'est précisément qu'il soit fuite de tout ce qu'il y a en nous de plus réel et immédiat et authentique. C'est une fuite de la vie et de l'expérience; la tentative, en d'autres termes, d'interposer un voile d'objets entre l'esprit et son expérience de lui-même. Il faut donc beaucoup de courage et une grande énergie spirituelle pour se détourner du divertissement et se préparer à affronter de plein fouet cette expérience *immédiate* de la vie qui est proprement insupportable pour l'homme extérieur. Ce n'est possible que lorsque, par un don de Dieu (le Don de la Peur, de la crainte sacrée, dirait saint Thomas), nous sommes capables de voir notre moi intérieur comme étant non pas vacuité mais *profondeur infinie*, non pas vide mais plénitude. Ce changement de perspective est impossible tant que nous avons peur de notre néant, tant que nous avons peur de la peur, peur de la pauvreté, peur de l'ennui, bref, tant que nous nous fuyons nous-mêmes.» (Thomas Merton, *L'expérience intérieure*, Paris, Cerf, 2011)

Et si ce confinement forcé était au bout du compte l'occasion d'acquérir une discipline intérieure qu'il nous manque pour guérir et recouvrer la force vitale que nous nous sommes confisquée au fil des divertissements? L'occasion d'un entraînement en vue d'une transition vers une humanité adulte, libre de ses besoins superflus… et désormais assoiffée de contacts réels et intimes avec le monde! Avec tout ce que cela entraîne de risques et de joie.

1. Visionnement en rafale de films, de séries.